

## LE PASSÉ ET L'AVENIR DE LA PENSÉE RELIGIEUSE

(Suite)

### II

#### L'ANIMISME SPIRITIQUE

L'animisme fétichique passe donc par deux périodes. Durant la première, tout à fait primitive, l'homme, qui est encore un animal dégrossi, confond volontiers le mouvement avec la vie et attribue, soit aux êtres inorganiques, soit à *fortiori* à certains animaux une mentalité identique à la sienne et indépendante de la forme humaine. Puis des doutes naissent dans son esprit; il finit par lui sembler peu vraisemblable que des rochers, des arbres, des torrents, etc., etc., puissent posséder les facultés psychiques de l'humanité. Pourtant, ces objets inorganiques exécutent des actes en apparence raisonnés et voulus. Comment cela? L'explication se trouve sans peine; c'est que des esprits éthérés, mais constitués sur le modèle de l'homme, quelquefois sur celui de certains animaux redoutables, résident au sein des corps inorganiques, dans les nuages, les volcans, les astres, etc., etc. Il est donc bien naturel que tous ces corps se conduisent à la manière humaine.

Cet animisme, que l'on peut appeler *spiritique*, dérive en grande partie des idées que se fait l'homme primitif sur la mort. Pour l'intelligence sauvage, la mort naturelle est une insoluble énigme. Qu'un animal, qu'un homme meurent, quand on les tue, cela paraît fort simple; mais que spontanément, sans cause apparente, parfois en quelques instants, un homme jusqu'alors vivant, actif, énergique, se couche et meure, s'éteigne à jamais, voilà qui passe les limites de la vraisemblance: évidemment, et en dépit des apparences, la mort a dû être violente et cette manière de voir suscite des hypothèses qui compliquent beaucoup la théorie animique.

On ne doute plus que, comme toutes choses, l'homme vivant ne soit muni d'un double, d'un esprit. A lui seul, le rêve suffirait à établir cette dualité, puisque, d'une part, il fait voir aux vivants les doubles des morts et, de

l'autre, montre que, même durant la vie, l'esprit d'un homme peut quitter son corps pendant le sommeil pour courir des aventures de guerre, de chasse, d'amour, etc., puis rentrer tranquillement dans son domicile de chair et d'os. De temps à autre, l'hallucination vient corroborer le témoignage du rêve, que confirme aussi le simple jeu de la mémoire et de l'imagination, alors qu'elles font en quelque sorte rêver tout éveillé. Donc, les doubles peuvent se séparer des êtres dans lesquels ils résident habituellement; par conséquent, le monde doit être rempli d'esprits errants, âmes des choses et des hommes. Or, ces esprits sont bien dissemblables de caractère; les uns sont débonnaires, les autres malveillants. Il est donc bien probable que tout homme, mourant sans cause apparente, a simplement été tué par ces esprits méchants et invisibles.

Quand cette croyance aux esprits nomades est bien ancrée dans l'esprit de l'homme primitif, le monde se peuple, pour lui, de dieux et de revenants. Mais ces esprits de tout genre et de tout sexe, ceux qui apparaissent dans le rêve, ceux que l'on voit ou imagine, ceux que l'on entend bruire dans le feuillage, rugir dans le vent ou la mer, gronder dans la foudre, etc., sont, psychologiquement au moins, taillés sur le patron humain. Susceptibles d'amour et de haine, comme les hommes, ils se laissent, comme eux, capter par des présents, gagner par des flatteries, fléchir par des prières: on a donc recours à tous ces moyens pour se les concilier.

En premier lieu, pour que les doubles des morts quittent ce monde avec satisfaction, on leur offre, au moment des funérailles, tout ce qu'ils aimaient, tout ce dont ils avaient besoin durant la vie: des aliments, des armes, des animaux domestiques, si l'on en possède, et, à défaut, des esclaves, des femmes. Car on suppose que les doubles des décédés s'en vont dans un invisible pays exactement calqué sur celui qu'ils ont quitté en mourant. Dans ce séjour posthume, les ombres trouveront une société identique à la société terrestre au milieu de laquelle ils ont vécu; ils y occuperont exactement le même rang et y mèneront le même genre de vie. Il faut donc qu'en quittant son corps, ce qu'elle fait toujours à regret, l'âme du mort soit munie, équipée, armée suffisamment, qu'elle ait des provisions de voyage et une suite convenable, qu'elle emporte les doubles de tous les objets ou instruments utiles dans sa nouvelle condition. Pour tout cela, les survivants se font un devoir de subvenir aux besoins du décédé; à défaut d'affection même, l'intérêt bien entendu suffirait à les y pousser. En effet, les doubles, les ombres des morts sont des êtres redoutables et l'on aime mieux les savoir éloignés que proches; or, si l'on néglige de les munir avec une suffisante largesse, il leur arrive souvent, au lieu de partir pour les pays d'outre-tombe, de rester dans celui où leurs corps ont vécu, de rôder nuit et jour, la

nuît surtout, autour de leur ancienne demeure et de tirer vengeance de ceux qui les ont négligés.

Ces croyances spiritiques, si naïves et si grossières, toute l'humanité peu développée les a admises sans conteste; nombre de populations les partagent encore et, même au sein des sociétés les plus civilisées, elles persistent sous diverses formes, particulièrement sous la forme métaphysique. La première, la croyance aux revenants, est très vivante dans les masses soi-disant civilisées, mais encore beaucoup plus près qu'il ne semble de la mentalité sauvage; la seconde, la croyance au double métaphysique, est une opinion de lettré, qui dérive directement de la première. En effet, à grand renfort d'excogitations subtiles, les métaphysiciens sont parvenus à extraire la quintessence de la croyance primitive au double. Ce dernier s'est affiné jusqu'à perdre toute matérialité; ce n'est plus l'ombre, éthérée sans doute, mais pourtant substantielle, la « fumée » des Cafres; c'est un être ou plutôt une abstraction d'être, une *entité* ne tenant ni lieu ni place, c'est-à-dire se confondant avec le néant et parfaitement inintelligible. A la place d'une erreur, on a mis une absurdité.

Revenons à l'homme primitif, beaucoup plus raisonnable que les métaphysiciens. Dans sa pensée, il n'existe sûrement aucune différence essentielle entre les doubles des morts, les doubles *spiritiques*, et ceux des êtres ou objets du monde extérieur. Des deux côtés, en effet, l'illusion est la même; cependant, pour la commodité de la classification, on peut appeler *mythiques* les doubles des choses, à partir du moment où l'on se permet de leur attribuer une existence nettement distincte de leur *substratum* matériel. A ces doubles mythiques, comme aux doubles spiritiques, l'homme peu développé prête une mentalité toute humaine; il s'ingénie à leur être agréable, à flatter leurs goûts, à satisfaire leurs besoins par des offrandes, surtout par des sacrifices d'animaux et souvent même d'hommes. En effet, ces esprits mythiques, ces dieux ressemblent à leurs adorateurs; ils sont grands mangeurs, friands de la chair, du sang des victimes; de tous les parfums, ils préfèrent celui de la viande grillée.

Le culte consiste à servir les divinités suivant leur goût; on n'y manque pas, mais ce n'est point par affection; c'est dans un but tout à fait intéressé, pour en tirer pied ou aile. On ne se gêne pas, d'ailleurs, pour le déclarer hautement aux dieux qu'on invoque. La prière primitive, dont le Rig-Véda nous offre nombre de parfaits spécimens, est un simple contrat d'échange entre l'adorateur et l'adoré. Cette prière se peut résumer ainsi: « Nous te donnons, donne-nous; tu le dois, si tu es un dieu honnête. »

Longtemps, chaque individu traite ainsi directement avec ses divinités, au mieux de ses intérêts; mais, dans ce commerce avec les puissances invisibles, il arrive que certaines per-

sonnes semblent mieux réussir que les autres et, pour cette raison, deviennent des sorciers, c'est-à-dire des gens connaissant, mieux que le vulgaire, le caractère des esprits mythiques, ayant leur oreille, possédant même certaines pratiques mystérieuses, auxquelles les dieux, les génies ne savent pas résister. Ces hommes privilégiés, on les respecte, on les craint et on leur confie tout naturellement le soin de la case-fétiche, que l'on a cru devoir édifier aux divinités. Cette case est l'embryon du temple, comme le sorcier est celui du prêtre.

C'est durant cette seconde phase de l'anémisme que se forment tous les concepts religieux, même ceux qui sont destinés à prendre plus tard un énorme développement. Comme les langues les plus savantes reposent, en dernière analyse, sur un petit nombre de racines et de formes grammaticales, spontanément trouvées à l'époque lointaine et oubliée, où l'anthropopithèque est devenu un homme, ainsi les religions les plus compliquées, les plus métaphysiques, n'ont d'autres bases que les illusions grossières et les imaginations naïves de l'homme primitif en période mythopoeïque, c'est-à-dire animique.

(A suivre.)

Ch. LETOURNEAU.

(Rev. mens. de l'École d'Anthropologie de Paris)

## En Chine !

..... Aujourd'hui, et depuis des milliers d'années, il en est des travaux publics essentiels comme des lois de la Chine, ils sont faits et ne sont plus à faire. Le gouvernement se borne à en avoir soin. Je ne dis pas qu'il s'acquitte toujours très bien de ce devoir, mais enfin il n'a plus d'autre fonction. Selon le degré d'intérêt qu'ils présentent, les travaux sont exécutés et entretenus par les provinces, par les départements ou par les communes, au moyen de souscriptions à moitié volontaires, à moitié imposées par les conseils élus d'après la richesse des habitants, mais dont sont dispensés les gens peu aisés. Il n'est pas rare de voir certains de ces travaux publics, tels que ponts, chemins, etc., accomplis aux frais d'un très petit nombre de riches qui, pour toute récompense, se contentent de l'inscription de leurs noms sur l'une des pierres de la construction. Mais les travaux actuels les plus étonnants sont ceux que réalise chaque jour l'initiative privée. Si on en considère l'ensemble, aucun de ceux qui les ont précédés, même parmi les plus importants, ne peut leur être comparés, et ils feraient pâlir les ingénieurs les plus hardis, les capitalistes les plus audacieux. Que diraient ceux-ci, en effet, si l'on proposait de terrasser toutes les montagnes ? Cependant cela se fait tous les jours, par de simples individus, sans emprunt public, sans garantie d'Etat, sans subvention officielle. Et la raison en est bien simple. C'est encore le *gen* (1) qui nous la donne. Sous l'effort d'une population de plus en plus dense et sous l'influence d'une loi juste, la propriété est tellement morcelée, que tous ces travaux qui, avec une population clairsemée, seraient impossibles ou exigeraient une énorme concentration de forces, fragmentés, deviennent aisés pour de simples individus et se font, en quelque sorte, à temps perdu. Pas un filet d'eau n'arrive dans les plaines sans avoir été vingt fois arrêté sur le flanc des montagnes ; et toutes ces terrasses qui, du sommet à la base, en font de véritables gradins, sont l'œuvre des paysans. Les ruisseaux de nos villes sont moins serrés que ceux qui arrosent leurs rizières, et ce sont eux qui les ont creusés. Que de fois, en les voyant accomplir tranquillement et comme en se jouant, ces travaux qui, partout ailleurs, seraient inexcusables, ne me suis-je pas senti plein d'admiration ! Que de fois, en les voyant édifier, pierre par pierre, ces murs de soutènement qui, au point

(1) Par les droits et privilèges nécessairement attachés à l'institution familiale dont il est la base, le *gen* incite les citoyens à conserver toute leur indépendance. Par la nature des moyens dont le gouvernement peut disposer, non seulement il trace son rôle et son pouvoir de façon à prévenir toute usurpation de sa part, mais il les renferme dans des limites telles que le progrès des choses les réduit à presque rien. (La Cité chinoise, p. 192).

toutes leurs théories.  
La Cité chinoise (1)

G. Eug. SIMON

## LE RESPECT DU MORT

Chaque fois que disparaît un homme considérable — j'entends par homme considérable tout homme qui a tenu une place quelconque, bonne ou mauvaise, dans les préoccupations des contemporains, — la même irritante question se pose, diversement résolue suivant le tempérament de chacun : doit-on le respect au mort, par cela seul qu'il est mort ? En d'autres termes, faut-il professer, pour l'être qui a disparu, des sentiments que l'on n'aurait pas pour l'être vivant, et l'état de cadavre impose-t-il aux survivants l'obligation inévitable de juger favorablement ?

La mort inopinée de M. Jules Ferry vient encore de nous imposer ce problème. Je n'ai rien à dire, ici, de l'homme, et je ne veux aucunement parler de sa politique, ni de son caractère, ni de sa morale, ni de ses actes, mais seulement de ses amis et ennemis.

Nous avons assisté aux dithyrambes funèbres des uns et aux détractations, souvent modérées des autres. On a trouvé louables, les exagérations flatteuses des fidèles, car on admet assez facilement que la douleur puisse pousser au mensonge ; nul ne s'est élevé contre les thuriféraires ; leur conduite a paru digne, correcte et même touchante ; assurément l'affliction de quelques-uns était sincère. Ils perdaient ceux-ci un ami, ceux-là un protecteur, et l'amertume de cette perte justifiait ce que leurs éloges pouvaient avoir d'excessif aux yeux des spectateurs impartiaux.

Quant aux adversaires, qui se sont permis, soit des restrictions légitimes, soit des injures, on les a fort mal traités. Les philosophes de la chronique ou du bulletin politique les ont durement pris à parti. Ils ont reproché à ces polémistes intransigeants de rester fidèles aux opinions qu'ils avaient toujours professées, ils ont insinué que si les détracteurs ne voulaient pas rendre hommage aux vertus de celui qui disparaissait, la plus stricte convenance leur commandait tout au moins de garder le silence. A ces recommandations typiques, les écrivains admonestés répondront sans doute qu'ils estiment indigne d'eux ce silence, qu'on peut souvent prendre pour une approbation dissimulée.

Beaucoup, du reste, observent cette attitude, préconisée par nos meilleurs professeurs de maintien ; ils emploient en ces circonstances tristes un choix d'expressions qui semblent fournies par l'administration des pompes funèbres. Vous les connaissez toutes ; c'est : « Nous nous arrêtons devant cette tombe ouverte, » et cette formule est très caractéristique, elle veut dire : « Sitôt que la tombe sera

(1) Un vol. in-8°. — Nouvelle Revue, 18, boulevard Montmartre, Paris, 1899.

ou lui avait mis dans la bouche un fétu de bois, simulait le cure-dent qu'il machonnait habituellement ; on sait comment le peuple de Paris célébra les obsèques de Louis XIV et celles de Louis XV, et l'on n'a pas oublié la botte de foin mise entre les dents de Foulon massacré.

Ces procédés, désormais, nous répugnent ; nous ne pouvons les admettre, et, s'ils se produisent encore dans des moments de révolution et de trouble, nous cherchons à les excuser, mais non à les approuver. La férocité active n'est pas notre fait, du moins nous la dissimulons soigneusement, et dans les combats auxquels nous assistons encore, on remplace la fureur par la ruse. Cette substitution de l'astuce à la brutalité est même un des signes les plus sûrs de civilisation, si nous en croyons les économistes officiels.

A l'adresse dans l'action correspond une certaine hypocrisie de pensée. Au nom de la tolérance, on exige, des combattants les plus acharnés, une certaine déférence. Les violents, à l'heure où nous sommes, sont mal vus : on les considère comme des trouble-fêtes, comme des goujats même et le monde se ligue en général contre eux ; il les met en quarantaine, car leur défaut de mesure compromet le décorum édifié derrière lequel s'abrite la société.

Ce siècle incroyant et blasphémateur a créé un culte que les siècles pieux n'avaient pas connu : le culte du cadavre — je ne dis pas le culte des morts.

Ceux qui croyaient à l'âme méprisaient la chair, et l'homme qu'avait abandonné le souffle n'était plus qu'une charogne ; on la poussait parfois du pied et on l'insultait copieusement, sans crainte et sans vergogne. Nul ne se croyait tenu à une politesse discrète, ou au silence pieux, devant le corps d'un coquin. Il n'en est pas de même aujourd'hui, et le matérialisme a engendré cette vénération du mort, qui n'en est au fond que la peur (1).

Les insulteurs quand même sont des intolérants et des croyants pour la plupart. A travers l'homme transitoire, ils voient les idées que cet homme a incarnées, et s'ils ont lutté contre ces idées ils ne se considèrent nullement comme désarmés par la disparition de

(1) Ne serait-ce pas que nous sommes devenus plus hypocrites, et non la faute du matérialisme. N. D. L. R.